

Podcasts Effractions : à partir du livre de Nedjma Kacimi, *Sensible* (Cambourakis, 2021) - interview de Raphaëlle Branche

« Mais assurément ce qui est net depuis les années deux mille, c'est l'augmentation vraiment majeure, quantitative, de production sur la période de la guerre d'Algérie, mais bien au-delà sur les questions coloniales qui intéressent la France. »

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du Festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La troisième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 24 au 28 février 2022.

Dans cet épisode, Bernadette, bibliothécaire à la Bpi, reçoit l'historienne Raphaëlle Branche pour parler de *Sensible*, de Nedjma Kacimi.

Bernadette :

Nedjma Kacimi a un père algérien et une mère française. À partir de cette double identité, l'autrice interroge, dans *Sensible*, les impensés de l'héritage de la guerre d'Algérie, le racisme systémique en France et les discriminations dont sont victimes au quotidien les Français racisés.

La force de *Sensible* est de mêler adroitement le récit personnel de l'autrice, notamment de très belles pages sur son enfance, à une réflexion sociologique et historique, le tout dans une langue très percutante, drôle et irrévérencieuse. À la limite de la forme poétique, la langue se tord pour suivre tour à tour l'indignation, la colère mais aussi l'espoir dont Nedjma Kacimi fait preuve dans ce texte. Un livre salvateur dans les débats actuels sur l'identité nationale.

1/ Nedjma Kacimi parle du silence familial sous un double prisme : silence de l'ancien soldat, avec la figure du père d'une de ses amies, et silence auquel est réduit l'Algérien immigré en France, notamment son père. Pourquoi le silence des appelés a-t-il été la norme juste après le conflit ?

Raphaëlle Branche, Professeure d'histoire contemporaine à l'Université de Paris Nanterre, spécialiste des violences coloniales

C'est une question qui renvoie davantage à la société française sans doute qu'aux appelés eux-mêmes. En réalité, la guerre d'Algérie n'étant pas une guerre, à l'époque les hommes partaient faire leur service militaire et on s'attendait à ce qu'ils en rentrent pour reprendre leur vie normale de civil. Ce n'est pas tant un silence lié à ce qu'ils ont fait en Algérie, ou ce qu'ils ont vus ou ce qui s'est passé là-bas, qu'à l'envie de passer à autre chose qui domine

dans leur famille et plus largement dans la société, sauf exception de certains milieux politisés ou sauf troubles particuliers (maladies par exemple du soldat).

Quand je dis norme de silence, il ne faut pas forcément imaginer l'obligation de se taire, c'est plutôt encore une fois désir de passer à autre chose. Ils ont vingt-deux ans à peu près quand ils rentrent d'Algérie, ils sont partis à vingt ans, et on a envie qu'ils se marient par exemple et ils en ont souvent très envie eux aussi, de s'installer en couple, et à l'époque ça veut dire se marier, et de trouver un emploi. Donc, littéralement de construire leur vie d'adulte et ça demande beaucoup d'énergie. On est aussi dans la France, fin des années cinquante, début des années soixante, où la contraception n'est pas du tout en libre accès, donc très rapidement ces familles vont avoir des enfants. Et donc tout ça produit une espèce de mouvement vers l'avant qui fait que très rapidement l'expérience algérienne des hommes va être rejetée dans le passé, dans un passé qui est le leur, mais qui n'est pas forcément celui de leur famille, ni de leurs proches. En tout cas, c'est comme ça qu'ils peuvent en avoir l'impression. Et de fait, ça peut produire cette impression de silence, puisque si on y regarde de plus près, ils ont pu dire des choses.

2 / Nedjma Kacimi raconte son enfance dans l'Ain, dans une famille soudée où les questions identitaires et raciales n'étaient pas abordées, ce qui s'est avéré problématique. Quelle est la place de l'acculturation familiale dans la construction mémorielle de 1960 à nos jours ?

Votre question amène à interroger la famille comme un milieu, comme un espace où se construisent des valeurs, où se transmettent des valeurs, où s'élaborent des représentations du monde, où se développent des sensibilités à certaines thématiques, à certains sujets et à certains éléments du passé familial ou national. Je pense là, pour ce qui concerne les appelés qui sont partis en Algérie, à la prégnance de la Première Guerre mondiale dont toutes les familles françaises ont été conscientes et qui ont toutes été marquées par un membre masculin de la famille qui a été envoyé à cette guerre d'une manière ou d'une autre. Et donc, l'importance de ce milieu familial m'a paru parfois mal perçue en fait quand on s'interroge sur le silence des appelés. On ne remonte qu'à leur expérience en Algérie alors que les conditions de possibilité d'une parole, les conditions de possibilité d'une compréhension de ce qu'ils vivent, pouvoir mettre des mots sur ce qu'on vit ou au contraire ne pas voir ce qu'on vit, ne pas être capable de comprendre ce qu'on vit, tout ça renvoie en fait à avant la guerre, avant le départ en Algérie, et notamment ce qui s'est élaboré dans la famille, pas uniquement, par exemple la transmission scolaire, le discours politique, tout ça évidemment joue aussi. La manière dont on a raconté aux soldats ce qu'ils iraient faire en Algérie (quand je dis « on » c'est l'armée, le gouvernement) : on leur a dit que c'était une opération de maintien de l'ordre, on leur a dit qu'en face, c'étaient des rebelles, on leur a dit que les Algériens étaient désireux de rester français à l'exception de quelques personnes qu'on présentait comme hors-la-loi. Donc on a légitimé un certain nombre de violences en Algérie, et pour certains soldats cette manière de voir les choses n'est absolument pas remise en question, et donc elle contribue à leur incapacité à voir ce qui se passe en Algérie, et leur incapacité à mettre des mots. Mais la famille a aussi son rôle dans cette capacité à voir ou à mettre des mots. Donc c'est ça qu'il me paraissait important de rappeler, à savoir revenir sur la question : c'est quoi être un Français qui grandit dans les années trente et quarante ? Il faut rappeler que ce sont des années caractérisées par la défaite militaire de la France en 1940, puis l'occupation par l'Allemagne nazie, et pour une minorité de Français par la Résistance, puis la célébration de la Résistance. Et donc, cette

problématique d'occupation, Résistance, défaite, victoire, poids de la guerre, tout ça résonne extrêmement fort avec ce que les hommes quand ils ont vingt ans, les enfants qui sont devenus des hommes et qui partent en Algérie, vont découvrir là-bas. Tout ça est global à l'échelle de la société, et à l'échelle des familles, il y a des singularités, des spécificités, des familles qui sont plutôt de droite, plutôt de gauche, plutôt de sensibilité humaniste. Tout ça va configurer, avant même qu'ils partent en Algérie, leur capacité à en parler à leur retour.

3/ Nedjma Kacimi s'empare avec véhémence de L'Étranger de Camus, où l'Arabe est un non-personnage. Elle souligne que la production artistique française interrogeant la colonisation et a fortiori la guerre d'Algérie a été assez limitée jusque dans les années deux-mille, qui ont vu émerger des auteurs comme Jérôme Ferrari ou Laurent Mauvignier. Comment expliquez-vous ce relatif silence des artistes et au-delà, que peut apporter la fiction à la construction historique ?

Les productions artistiques sur la guerre en Algérie — et là on parle uniquement des événements entre 1954 et 1962, et pas forcément de sa dimension coloniale et de longue durée qui est donc en fait essentielle pour la comprendre — quand on regarde les productions artistiques, pendant longtemps, elles n'ont pas vu cette dimension coloniale ou elles n'ont pas toutes vu cette dimension coloniale. En revanche, il y a eu dès la guerre, dès l'immédiate après-guerre, des productions culturelles. On ne peut pas du tout dire qu'il y a un silence des artistes sur le sujet, quels qu'ils soient, que ce soient des plasticiens, des peintres, des romanciers, des réalisateurs de cinéma, des dramaturges. On a vraiment en France métropolitaine, en Algérie aussi bien sûr, des créations artistiques extrêmement variées, et qui questionnent — et c'est sans doute ça le rôle des artistes — les sujets sensibles, les sujets qui font mal, dès les années soixante. Et dès la guerre, il y en a régulièrement. Ce qui est pointé par cette autrice comme d'autres gens, comme un silence, c'est plutôt une faible réception. Donc ça interroge davantage la société que la création artistique. Ce n'est pas tout à fait faux de remarquer qu'il y a un intérêt pour ces productions culturelles qui ne se dément plus depuis une vingtaine d'années et qui ne connaît pas d'éclipse, alors que dans les quarante années qui avaient précédé, il y avait des productions culturelles qui avaient pu dépasser le cadre des cinéphiles pour le cinéma, qui avaient pu toucher un plus large public. Je pense à *RAS* d'Yves Boisset par exemple ou au *Coup de Sirocco* d'Alexandre Arcady pour le cinéma, qui sont des films qui ont touché un grand public, ou même *Diabolo-Menthe* de Diane Kurys. Il y a des films comme ça qui ont percé, on pourrait prendre d'autres exemples. Il y a en eu, mais c'était peut-être de manière ponctuelle, et ça n'a pas percé l'impression du silence. Et c'est ça aussi qui m'intéresse, c'est que des gens puissent continuer à écrire en 2022 « on n'en n'a jamais parlé ». Ce qu'il faut interroger, c'est cette répétition de « on n'en n'a jamais parlé », à quoi est-ce que ça nous sert de nous bercer de cette illusion ? Mais s'il y a une dimension réelle, elle est peut-être à chercher du côté de la non-impression, c'est-à-dire qu'on voit, mais ça n'imprime pas, on regarde, mais on ne retient pas, on lit, mais on n'apprend pas. C'est peut-être ça qu'il faut questionner, mais là, il faudrait aller chercher d'autres scientifiques que des historiens. Mais assurément ce qui est net depuis les années deux-mille, c'est l'augmentation vraiment majeure, quantitative, de production sur la période de la guerre d'Algérie, mais bien au-delà sur les questions coloniales qui intéressent la France. Coloniales, mais posées depuis un point de vue postcolonial, c'est-à-dire qu'on est après, mais on se demande tout ce que le passé nous a fait, comme individu, comme collectivité, surtout nationale, française en particulier. C'est une question qui est celle de notre société,

depuis au moins quinze ans, depuis le retour de l'état d'urgence en 2005, et d'autres éléments qui ne sont pas déconnectés des enjeux internationaux, de la guerre contre le terrorisme par exemple. On est dans une visibilité des questions des héritages coloniaux qui font que désormais, j'imagine, on ne pourra plus dire qu'on n'en a pas parlé et qu'il n'y a rien eu puisque de fait chacun peut citer des productions culturelles récentes qui ont pu les toucher ou qu'ils ont pu voir, y compris des chansons de rap, des documentaires à la télévision, des formes extrêmement populaires. C'est quelque chose de très intéressant et qui dit beaucoup sur ce qu'on est en train de vivre, après il faudra l'analyser encore plus. Et moi en tant qu'historienne, ça me rend particulièrement heureuse, puisque pour répondre à votre question, le rôle de la fiction, et plus largement le rôle des créations, est essentiel.

Extrait

« On les a appelés pour remplacer des bras manquants, prendre en charge des basses besognes. On s'en est accommodé. On les a ignorés. Parqués dans des bidonvilles. Puis la crise pétrolière de 1975 aidant, on se met bientôt à les accuser de voler le travail des Français. À s'inquiéter qu'ils ne remplacent les deux Églises de Colombey par deux Mosquées. On leur attribue des intentions cachées. Des mœurs incompatibles. On va les trouver bruyants et odorants. On va se souvenir que l'ex-indigène est *hâbleur, menteur, voleur et fainéant, débile hystérique et sujet à des impulsions homicides imprévisibles*.

Et tout compte fait, on va lui intimer de retourner dans son pays.

Sauf que.

Il n'y a jamais été dans ce pays !

L'Algérie.

Elle n'existait pas quand il a quitté son village.

Là-bas aussi c'était la France.

Il ne peut donc y retourner.

Ça tombe sous le sens.

Il peut y aller, tout au plus.

Mais y retourner. Sûrement pas.

Impossible.

On ne peut pas retourner sur la lune. Amstronng oui. Il le peut. Mais nous non. On peut éventuellement être dans la lune. Mais y retourner ? *No way, milkyway*.

Sans parler de ces enfants, nés français sur le sol français de parents devenus algériens. Ils seraient bien en peine de retourner sur une terre où ils n'ont jamais mis les pieds. Tout au plus, peuvent-ils y aller. Mais y retourner. Sûrement pas. Impossible. »

Cet épisode a été préparé par Bernadette Vincent.

Merci aux éditions Cambourakis.

Lecture par Caroline Girard

Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information.

Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.